

DES PETITS RIENS TITANESQUES



Le roman se joue dans des rues quelconques de Berlin, au début des années 1990. Adobe Stock

Matthias Zschokke » L'auteur alémanique, qui vit à Berlin, ressasse le quotidien jusqu'à la lie dans *Le Gros Poète*.

Il ne se passe presque rien. Ou si peu. *Le Gros Poète* tient de l'antiroman, de l'absence d'intrigue, d'une volonté de non-spectaculaire. Et pourtant les longues phrases happent, elles arrachent au brouillard de la pensée. Non pas qu'elles y mettent de l'ordre. Mais dans sa manière de ressasser le quotidien autant que les lectures embrouillées dans l'esprit, Matthias Zschokke dit la force d'une existence, d'une vie, même si elle est dérisoire.

Son roman a d'abord paru en allemand au début des années 1990. Le mur de Berlin vient de tomber, mais l'Histoire ne s'est pas engouffrée dans sa littérature à lui. Si le paysage urbain de Berlin, où il vit, le marque assurément, ou marque son roman, c'est plutôt par défaut, parce qu'il faut bien situer le roman quelque part. On y sent en partie les chantiers, la transformation en marche. Mais l'écrivain suisse reconnaît qu'il ne saurait écrire «un nouveau roman moderne de la grande ville». Le «roman du siècle» dont son narrateur ou peut-être le Gros Poète rêve attendra.

Mise en abyme

Ce qu'il aimerait tenir entre les mains lui file entre les doigts: «Les phrases de la veille apparaissent dans toute leur médiocrité», peut-on lire dans la traduction d'Isabelle Rûf. Voilà un roman perturbant, grinçant parfois, dérangeant aussi. Il met en abyme l'acte même d'écriture, sans être au clair sur les notions de narrateur, d'auteur, de personnages. *Le je*, *le nous*, *le il* se confondent dans une indistinction voulue, pour empêcher le lecteur de se raccrocher à toute identification. Les personnages

flous se diluent dans une absence de caractérisation.

Mais ce ne sont pas les descriptions qui manquent. En l'absence de tout événement qui relèverait d'une forme d'intrigue, *Le Gros Poète* aligne d'impressionnantes descriptions, il incarne l'art de la description, d'une écriture des petits pas, des petits riens, de l'infime. Le roman se déroule à bas bruit. D'ailleurs le Gros Poète semble ne pas avoir d'attaches, de famille. Ses amis, s'il en a, valent plutôt pour ses éventuels lecteurs...

Il y a une circulation fascinante, très musicale, des idées

Car le roman insiste tellement pour dire le banal, l'insipide, le blafard, le terne, pour faire sourdre l'inquiétude, l'angoisse, les insomnies, qu'il pourrait décourager. C'est le contraire en fait, car dans sa manière de ruminer, de mettre en scène les réflexions intranquilles qui se bousculent dans la tête de l'auteur-narrateur-personnage principal, des mots, des phrases reviennent comme des leitmotifs. Il y a une circulation fascinante, très musicale, des idées.

En particulier une attention à la pauvreté, à la misère, aux sans-abri croisés dans la rue. A la géographie de la ville, ses rues, son métro, ses cafés, traversés et retraversés au quotidien. Et le recours aux livres, dans une bibliothèque, une librairie pour sortir peut-être de la fange. Dans la traduction française, on est englué dans

des mots comme marécage, pétrin, boue. Le ciel est souvent gris. La tristesse plombe chaque page. Comme si, en écrivant un roman, il fallait broyer du noir avant d'en extraire une œuvre. De l'art.

Recherche de sens

On devine que, pour Matthias Zschokke, les romans ne peuvent pas s'écrire dans un monde privilégié, de bourgeois. Il essaie, la réussite sociale ne donne qu'une caricature vide de sens. Il faut de l'épuisement, de la solitude, de l'insatisfaction, de la résignation, pour écrire (et lire?) un roman. Il faut toucher cet endroit «où la banalité du quotidien est accroupie, nue et grasse, l'effrayante stupidité du quotidien». On l'aura compris, *Le Gros Poète* pose beaucoup de questions sur le sens de l'écriture, sans donner de réponse. Quelle est la valeur du savoir livresque? De la littérature? D'un roman «des petits riens quotidiens qui, alignés les uns à côté des autres, entassés les uns sur les autres, prennent une dimension titanesque»?

«Le tas des incohérences est plus gros chaque matin.» On ne sait pas si une leur peut pointer dans cette rumination jusqu'à la lie, où tous les jours sont maussades et les soirées noyées dans l'alcool. La mort du Gros Poète est un non-événement, c'est une donnée, elle devait arriver. A sa manière, un roman peut aussi être engagé même s'il ne peut pas faire tomber des murs. »

ELISABETH HAAS

» Matthias Zschokke, *Le Gros Poète*, traduit de l'allemand par Isabelle Rûf, Ed. Zoé, 210 pp.



BD

ARNAQUE, AMOUR ET BOURGEOISIE

Satire » Pascal Rabaté revient avec un récit dont il a le secret. Nous sommes en 1962 dans une station balnéaire française. Albert, Francis et Edouard profitent d'une clémentine fin d'été avant d'entamer de prestigieuses études qui leur permettront de rester au firmament de la société. Les jeunes bourgeois s'amourachent à l'unisson d'Odette. Aussi délicate que délurée, la mystérieuse sirène sans attaches les entraîne vers des chemins de traverse peu en accord avec leur rang. Sous la pression familiale, les damoiseaux se dégonflent. Sauf Albert: le futur officier militaire rompt avec son sérail. A ses yeux, l'amour et la chaude couche d'Odette méritent tous les sacrifices. Un dessin sobre, élégant et sensuel. Un narratif subtil et entraînant. Un album à ne pas manquer. » SJ

» Pascal Rabaté, *Sous les galets la plage*, Ed. Rue de Sèvres.



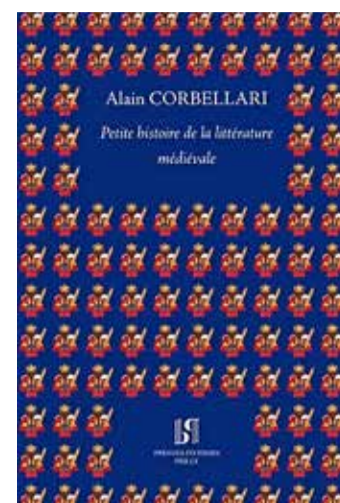
MICMAC, AMOUR ET TRUANDERIE

Polar » Enrico Marini rappelle à chaque nouvel album qu'il fait partie des grands de la BD. L'auteur des baroques et voluptueuses séries *Rapaces* et *Le Scorpion* s'engage dans le convoité chemin du roman noir. Puisant son inspiration dans la filmographie américaine de gangsters des années 1950, le Balois donne quartier libre à ses talents de conteur et de dessinateur. Dans un décor bichrome soigné, dans lequel quelques notes rouges s'invitent élégamment, Slick retrouve l'accorte Caprice, éteinte flamme de jeunesse qui ne demande qu'à se rallumer. Le pistolero n'est hélas pas au mieux. Il vient de foirer un braquage et doit honorer une forte dette au caïd local, par ailleurs rival en amour. On attend avec impatience la touche finale de ce pricier thriller. » SJ

» Enrico Marini, *Noir burlesque*, tome 1, Ed. Dargaud.



Par ici la sottie



Moyen Age » Il faut que l'Histoire soit drôle, et Alain Corbellari, en fin connaisseur de Cingria, le sait bien. Ainsi donc, ce professeur de littérature médiévale aux universités de Neuchâtel et de Lausanne, déjà traducteur en 2018 de deux *Contes à rire médiévaux*, réinvente le Moyen Age à la manière de Pierre Desproges, pleine de

beaux lais et de clercs obscurs. Sa déclaration d'humour, pour exprimer toute sa drôlerie, demande certes au lecteur de n'être totalement ignare en la matière. «Savoir parler ancien français sans le défigurer par un déplorable accent belge, c'est la seule chose qui distingue l'homme de la bête», affirme d'ailleurs l'auteur.

Mais comme l'habit ne fait pas le moine, sa prose hautement calembourée n'a de l'érudition que l'apparence, elle qui prend le parti de l'in vraisemblance pour convoquer Eckard de l'Angage, la nonne Ymme ou encore saint Ignace (patron des coiffeurs, bien évidemment). De soigneuses balivernes de cabaret littéraire, sotties farcies de zeugmes et autres jeux langagiers qui se complètent de deux textes médiévaux prétendument «retrouvés» et savamment pastichés. » THIERRY RABOUD

» Alain Corbellari, *Petite histoire de la littérature médiévale*, Ed. Presses inverses, 116 pp.

L'urbanisme gonzo



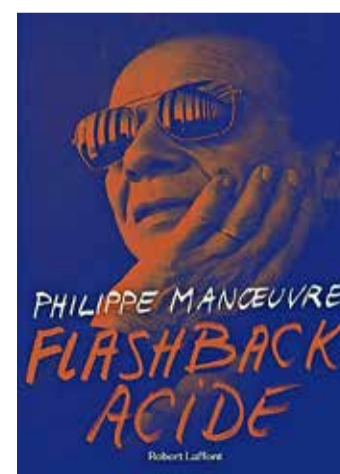
Roman » Arthur se perd dans Shanghai. Dans ses errances urbaines, il oublie le temps, invoque des fantômes, se cogne à des esprits mauvais qui lui pourrissent la vie au quotidien. Ce lieu plein de promesses se remplit de mensonges. Le jeune urbaniste français ne devrait même pas se trouver dans la

mégapole. C'était l'idée d'Adèle et de ses envies de bouddhisme. Ils se sont séparés mais Arthur a quand même décidé de se rendre en Asie, d'y faire un stage. Il loue une chambre peu avenante, singulière, comme un acte d'urbanisme gonzo. A l'instar de ses balades qui devraient lui faire vivre Shanghai. Mais c'est impossible de connaître la ville chinoise: elle change constamment de visage, son passé est avalé rapidement par les nouveaux immeubles, tout ce qui semble familier disparaît presque aussitôt.

Avec *Les immeubles de fer*, Adrien Blouët livre un roman initiatique dont le héros aurait paumé la boussole. On pense à un *Lost in Translation* vécu par un urbaniste ne sachant plus lire une carte et englouti par une ville. Un roman kafkaïen parfois, pour ce qu'il a de drôle, d'absurde et d'angoissant. » TAMARA BONGARD

» Adrien Blouët, *Les immeubles de fer*, Ed. Noir sur Blanc, 192 pp.

Rock, journalisme et acide



Philippe Manœuvre » C'est une tradition: à l'approche des fêtes, Philippe Manœuvre publie un bouquin gorgé d'anecdotes électriques. *Flashback Acide*, son petit dernier, est une collection de souvenirs des temps de grande aventure. A l'heure de la veillée, «Philman» joue les oncles Paul en cuir noir

et partage avec délectation divers voyages au bout de la nuit électrique. *Le rock critic* de légende met ici l'accent sur l'abus de substances prohibées qui a accompagné ses exploits journalistiques. Qu'il narre une virée alcoolisée en URSS avec les Scorpions ou une prise de champignons hallucinogènes dans une chambre d'Amsterdam aux côtés de Virginie Despentes (sa compagne au début des années 2000), Manœuvre jamais ne lasse. Le chapitre le plus fort est celui qu'il consacre à Lemmy, le regretté bassiste de Motörhead. Là, c'est une vie d'amitié qui défile, des rites initiatiques radicaux jusqu'au dernier souffle spectral poussé par la légende. Non content d'être un mélomane érudit, Manœuvre est désormais un immense écrivain. »

JEAN-PHILIPPE BERNARD

» Philippe Manœuvre, *Flashback Acide*, Ed. Robert Laffont, 267 pp.